

IMAGINAIRE ET INCONSCIENT : EVENTAIL DE NOS REPRESENTATIONS

Nicole FABRE

En réfléchissant à l'objet de notre colloque et à la méthode de travail (1) que nous avons adoptée pour aujourd'hui, je me suis attachée à revoir quelques époques de questionnements concernant la psychanalyse, au sein même des sociétés analytiques.

A lire ou à relire quelques auteurs précisant leurs questionnements aujourd'hui, questionnements auxquels les nôtres font écho ou qui font écho aux nôtres.

SURVOL

J'ai laissé de côté les soubresauts, les scissions, les brouilles et les rejets violents du vivant de Freud et je me suis intéressée aux remises en question et modifications apportées à la « cure type » à partir des années quarante/cinquante. C'est la question du cadre qui fait toujours problème, ou plutôt la question du respect ou non-respect du cadre.

Les psychothérapies (ou psychanalyses ?) d'enfants, en France comme en Angleterre, apportent de nombreuses adaptations et dès lors modifications du cadre (voir mon article « Psychothérapie de l'enfant » dans le n°53 des Cahiers du GIREP 2011). Les modifications du cadre avec l'enfant entraînent assez rapidement des pensées nouvelles sur la vie de l'inconscient, des concepts nouveaux ainsi que, chez certains psychanalystes, des modifications du cadre dans les analyses d'adultes.

En 1950, Lacan attaque le cadre par le biais du temps et de la fameuse scansion, pratique qui le fait exclure de l'A.P.I. Masud Khan bouscule lui aussi le temps (séances de plusieurs heures) et même l'espace de la séance.

Vingt ans plus tard, dans les années soixante-dix, Viderman (la construction de l'espace analytique) affirme avec force que c'est le lieu et le cadre analytiques, la présence de l'analyste, qui rendent visible ce qui ne l'est nulle part ailleurs, posant ainsi avec force la question du transfert et du contre-transfert, cependant que Roustang se détache de la psychanalyse dans une critique très vive (il attaque le cadre et la règle).

Pour notre histoire, rappelons que les travaux de Desoille sont concomitants de ces phases : dans les années trente à cinquante, il s'agit pour lui d'une recherche, d'une expérimentation qui a pour but la sublimation. En 1950 c'est une méthode psychothérapique, avec son cadre, sa règle : le rêve-éveillé dirigé. Jusqu'à sa mort, la méthode demeurera inchangée ; les essais de théorisation du chercheur qu'il est toujours se succéderont. C'est quelques années après la mort de Desoille, dans les années soixante-dix/soixante-quinze que paraissent *Le Triangle brisé* (N. Fabre) et surtout *Le rêve-éveillé dirigé et l'Inconscient*. (J. Launay, J. Jévine, G. Maurey). Titre qui constitue un bouleversement par rapport à l'héritage desoillien puisqu'il s'agit de l'inconscient que récusait Desoille, le cadre proposé par Desoille étant alors peu changé.

Il faut relire l'article remarquable de Colette Jacob (dans « l'imaginaire sur le divan », n°27 d'*Imaginaire & Inconscient*, 2011) qui retrace notre histoire ; l'histoire de notre pensée et de notre évolution dans le monde culturel et psychanalytique où elle s'inscrit.

Depuis quelques années, nous assistons à de nouvelles interrogations, critiques, évolutions, qu'elles viennent de l'intérieur des Sociétés psychanalytiques ou de la société ambiante.

Donc, tous les vingt ans à peu près cristallisent des événements et des modifications du cadre ou de la pensée en psychanalyse et dans le groupe rêve-éveillé. L'objectif demeurant toujours l'inconscient. Conrad Stein affirme que « *l'objet de la psychanalyse c'est l'inconscient et rien d'autre* ». Je conserve cette affirmation simple comme point de certitude. Encore faut-il savoir pourquoi, comment, nous prenons pour objet l'inconscient. Dans un projet de connaissance de plus en plus profonde de l'homme ? Dans un projet de psychothérapie ?

SOUS LA PRESSION DES CHANGEMENTS

Sous la pression des changements sociétaux, d'une évolution dans les pathologies, de la culture ambiante, des demandes nouvelles (thérapies de couple par exemple), des lieux où nous travaillons, des questions nouvelles se lèvent. Elles concernent le cadre ainsi que l'identité de la psychanalyse et des psychothérapies dites analytiques, des psychanalystes et des psychothérapeutes. C'est la question posée par un des groupes de ce matin :

Comment maintenir le cadre analytique dans la société actuelle ? (compte tenu de l'éviction de la psychanalyse des institutions, de l'université et de la pensée dominante - elle-même marquée par la rentabilité, efficacité, économie et nécessité d'une évaluation - qui met en danger la capacité de penser)

Marcel Gauchet, directeur d'études à l'EHESS a ouvert la journée d'hommage à Conrad Stein (Bernardins, sept-oct. 2011) par une réflexion sur « l'intérêt de la psychanalyse aujourd'hui ». Réflexion critique où il évoque « le désintérêt actuel du public intellectuel pour la production psychanalytique qui, dit-il, s'aligne sur la pauvreté de cette dernière ». Comme si, face au changement sociétal, au changement des mentalités, aux crises identitaires, toutes choses auxquelles a largement contribué la psychanalyse, celle-ci se trouvait paralysée.

Or, selon Gauchet, l'intérêt de la psychanalyse aujourd'hui réside en ceci qu'elle reste en même temps la seule porte d'entrée, la seule voie royale de déchiffrement de la nouvelle anthropologie et des nouvelles configurations et formations psychiques surgies.

La psychanalyse est donc à réinventer. C'est un appel à une liberté de penser et d'inventer qui fait rupture avec elle-même, en prenant à bras le corps le basculement, la rupture de notre société.

« *Que la psychanalyse redevienne inventive !* » demande-t-il.

Il me semble que notre pratique et notre proposition du rêve éveillé favorise cela. Mais là aussi, j'ouvrirai la question de notre liberté par rapport au rêve éveillé, de notre capacité d'invention.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons penser être une réponse originale à l'appel de Gauchet. Mais comment, puisque nous aussi nous connaissons les difficultés de la psychanalyse ? C'est la question que nous avons posée au point de départ de cette journée : psychanalyste rêve- éveillé avec ou sans divan.

Les problèmes généraux de la psychanalyse nous affectent. De plus, nous avons des problèmes liés au rêve éveillé qui à la fois sont une réponse aux problèmes de la psychanalyse en général et une question concernant notre originalité.

PSYCHANALYSTES OU/ET PSYCHOTHÉRAPEUTES

C'est la question de l'identité du psychanalyste, le fameux problème de l'or et du cuivre, du divan/pas-divan, souvent confondu avec psychanalyse ou psychothérapie comme si le divan était la carte d'identité de la psychanalyse.

En 1986, dans le Bloc Notes de la psychanalyse, le n°6 a été consacré au thème « psychanalyste ou psychothérapeute ». Sollicité pour un article, Octave Mannoni répond à Mario Cifali : « *La question : « Psychanalyste ou Psychothérapeute » ne mène pas très loin, puisque la psychanalyse est une variété de psychothérapie.*

Dans une psychothérapie non analytique, il y a, cachée une certaine proportion de psychanalyse, puisque le thérapisé a beaucoup de chances de faire un transfert sur le thérapeute. De même il peut y avoir un peu de psychothérapie dans une analyse – si l'analyste, sans le vouloir, donne un conseil (par exemple si le thérapisé devine ce que le thérapeute, l'analyste, désire...).

Les gens naïfs croient que c'est de la psychanalyse s'il y a un divan. Et, sans le divan, de la thérapie. Ça ne tient pas debout : Freud lui-même a fait des analyses en se promenant avec son analysant, sur le Prater.

Bien entendu, l'attitude et les moyens d'action du thérapeute et de l'analyste diffèrent considérablement. Comme tout le monde le sait.

Bien cordialement. »

Alain de Mijolla intervient sur ce sujet dans un numéro de la RFP et il est cité par Adèle Covello dans ce Bloc Notes de la psychanalyse n°6, « Psychanalyste ou Psychothérapeute » :

« Faut-il parler, à propos des modalités de la cure psychanalytique et de son déroulement, en termes de 'technique' ou de 'pratique', à supposer que ces mots renvoient à deux conceptions opposées de l'analyse que l'on pourrait outrancièrement rapporter, du côté 'technique', à un modèle de type scientifique avec ses règles immuables, codifiées et transmissibles dans un enseignement de type traditionnel, et de l'autre, à un empirisme en permanente mouvance justifiant hardiesses innovatrices et initiatives souvent d'une nette dangerosité ? »

Adèle Covello commente : « Des affirmations posées en termes aussi péremptoires, tranchés et dogmatiques sont irrecevables. L'auteur lui-même en convient et, par la suite, il va les nuancer ; il constate que les réponses qui

lui ont été données sont des plus disparates ». Et elle cite à nouveau A. de Mijolla :

« Il va devenir de plus en plus intenable de méconnaître les profondes différences que l'on perçoit à la lecture des travaux de clinique analytique, ou d'une simple enquête sur les modalités de l'exercice de la psychanalyse, à l'intérieur d'un même pays, d'un même continent ou à l'échelle du monde entier. ».

Raymond Cahn lui aussi pose la question du divan et du face à face. Il note une certaine « ambivalence » de la part des institutions et des lieux de publications psychanalytiques quant à « *l'abord en face-à-face, alors que celui-ci – au-delà des psychoses et des psychosomatoses – est depuis longtemps devenu une part de plus en plus importante de leur pratique.*

Ce n'est donc que depuis quelques années qu'un tel mode prend progressivement, du moins en France, la place qu'il mérite, imposée tant par la clinique que par le contexte culturel et social actuel. Il n'en pose pas moins le problème essentiel de la dilution, de l'affadissement de la psychanalyse dans un cadre et une pratique risquant de lui faire perdre l'essentiel de son tranchant et de sa spécificité. »

Cahn poursuit en affirmant que, « *entre le cadre et la dialectique transféro-contre-transférentielle, une perspective et un travail authentiquement psychanalytiques peuvent et doivent désormais être envisagés pour une part grandissante des tableaux psycho-pathologiques auxquels un analyste est aujourd'hui confronté, comme la diversité des sites qui les accueillent et dont le face-à-face s'est imposé comme le plus fréquemment adopté.* » [...] *De toute façon, que le dispositif l'exclue ou le maintienne, l'essentiel apparaît bien ailleurs, transcendant l'alternative couché/assis, dans la manière, psychanalytique ou non, dont le thérapeute accueille et utilise le matériel du patient quel que soit le cadre choisi. Mieux : le cadre lui-même peut devenir le lieu même du processus et rendre ainsi psychanalytiques nombre de procédés jusqu'alors considérés comme purement psychothérapeutiques. La pratique psychanalytique voit ainsi peu à peu ses modèles se modifier ».*

Ce qui caractérisera la psychanalyse et son authenticité même dans le face-à-face c'est la qualité de l'analyse du contre-transfert qui devient cadrante (d'où à mon avis l'exigence accrue de l'analyse et de la formation du psychanalyste). Ainsi pouvons-nous considérer que le cadre est

« interne », c'est-à-dire lié à l'analyste dans une bonne maîtrise de son contre-transfert et de la mise en place du cadre externe. Ceci pour répondre à la question posée dans un groupe.

Est-ce que le cadre est interne ou externe ?

Avançons encore avec Jean Laplanche (dans le livre collectif dirigé par Widlöcher, *Psychanalyse et psychothérapie*, paru en 2008). Pour lui, « *il y a l'acte psychanalytique proprement dit qui est acte de déliaison. Et tout le reste qui est reconstruction d'une histoire, l'auto-historisation du sujet.* » La qualité de la psychanalyse (qui est une psychothérapie) et la qualité de la psychothérapie (quand elle est rigoureuse) dépendent du cadre maintenu par le psychanalyste. Ce que confirme également Roussillon : « *La psychothérapie psychanalytique de Freud est un procédé qui se fonde sur l'appropriation subjective de l'histoire subjective, la perlaboration, la prise de conscience. [...] C'est cela qui différencie ce qui est psychanalyse de ce qui ne l'est pas, que le patient soit allongé ou en face à face, que le nombre de séances soit de cinq ou seulement d'une séance* ». Roussillon souligne que Freud ne faisait pas du divan une question identitaire de la psychanalyse. Il plaide pour une adaptation, un « ajustement » du dispositif d'analyse aux particularités cliniques des sujets à qui il s'adresse (famille-couple-groupe-enfant-cadre de soins hospitaliers). Et il développe l'idée que selon qu'on est en « *face à face ou côte à côte assis couché en groupe ou seul* » ce sont des zones différentes de l'inconscient que l'on touche parce que nous sommes pleins de facettes.

Ce livre est une plaidoirie en faveur de la reconnaissance du travail analytique donc d'une psychanalyse authentique hors la cure type. C'est là que psychanalystes rêve-éveillé nous nous sentons tout à fait justes. Mais il faudra préciser la place du rêve-éveillé avec la même liberté, et celle de la formation (notamment la gestion et l'analyse du contre-transfert) avec la même exigence.

Considérations à mettre en relation avec la deuxième question du groupe qui s'interrogeait sur le cadre « interne » ou « externe » et qui se demande :

Notre humanité et notre créativité ne sont-elles pas l'axe qui les relie ?

C'est-à-dire qui relie le cadre interne du psychanalyste au cadre qu'il propose. Qu'il propose, impose, suppose, pose ? Un groupe pose la question :

Est-ce qu'on impose un cadre ?

Est-ce qu'on suppose un cadre ?

Est-ce qu'on pose un cadre ?

Le groupe qui pose cette question la pose après une première interrogation qui est presque une affirmation :

Est-ce qu'il y a des éléments du cadre qui sont intemporels et auxquels on se réfère toujours ?

Et des éléments spécifiques à soi et à chaque patient : le cadre serait comme des poupées, c'est un emboîtement dans lequel il faut du corps, une colonne vertébrale et de la souplesse, de la disponibilité, de l'ouverture.

Le cadre réel qui garantit l'acte psychanalytique est interne : il nous faut veiller à ne pas entrer dans la suggestion si nous voulons accomplir avec le patient un travail de déliaison et de construction au sens freudien. Car c'est bien là l'acte psychanalytique, son identité.

De tout cela il ressort que la qualité du cadre dépend de nous d'abord (Viderman disait que c'est le cadre de la psychanalyse, c'est-à-dire cette situation très spécifique et définie qui fait qu'on voit ce qui n'est visible que là), donc de notre permanente vigilance auto-analytique.

C'est ainsi que nous posons un cadre qui nous convient, nous est adapté, et que nous adoptons de telle sorte qu'il convienne à ce patient précis, à son âge, à sa pathologie, à sa demande. La règle fondamentale nous demeure comme repère et comme élément indispensable pour nous situer, jauger notre mode de cadrer ou d'intervenir, analyser. Il existe donc une certaine pluralité dans nos modalités d'installation du cadre externe à condition que notre cadre interne soit solide et sans cesse re-analysé. Le titre du livre de D. Widlöcher, *Comment on devient psychanalyste et comment on le reste*, signifie bien un parcours, un changement et une permanence. Il écrit : « *Du pluralisme en psychanalyse, j'attends enrichissement et flexibilité des pratiques.* » Ce qui le conduit à insister sur « les pratiques » ainsi que sur l'intérêt porté, indispensable, à d'autres champs de la vie de l'esprit. Les sciences, la philosophie, la littérature, etc.

En illustration de ce dernier point : dans un autre de ses ouvrages (*La psychanalyse en dialogue*), il s'entretient avec une philosophe avec qui il parle de la psychanalyse mais aussi de l'intérêt des neurosciences (nos collègues de la SISPI y sont eux aussi très attentifs. Maria Gracia de Martin a publié un article à ce sujet dans *Imaginaire & Inconscient*, n°27). Et je reviens au livre *Comment on devient psychanalyste et comment on le reste*. Widlöcher termine en indiquant que « *le goût pour la psychanalyse n'est pas seulement une marque de fidélité à Freud et d'ouverture mais un témoignage qui justifie l'usage pragmatique de la méthode et une libre activité créatrice de l'esprit* ». Ce qui fait écho à la réflexion du premier groupe cité.

Etchegoyen qui, avant Widlöcher, a lui aussi été président de l'A.P.I., écrit dans son Epilogue aux *Fondements de la technique psychanalytique* : « *La complexité de la situation analytique est telle qu'il peut rarement y avoir des règles immuables* ». *Voilà pour le cadre et ses règles sinon la règle fondamentale. Et : « J'ai la vive impression, mais je me trompe peut-être, qu'en partant de la pratique nous pouvons mieux aborder les problèmes théoriques qu'en étudiant et comparant les théories entre elles.* » A méditer !

Encore Widlöcher. Avec ce nouveau thème qu'il aborde. Nous allons nous orienter de manière plus spécifique vers notre spécificité, le rêve éveillé. Après avoir annoncé qu'il a « *beaucoup évolué* » au long de son parcours, il précise que, parti du transfert essentiel en psychanalyse une dimension lui est apparue progressivement essentielle, « *la co-pensée* ». « *Le transfert est bien là mais pas seulement* ». « *A la deuxième règle fondamentale de l'analyse celle de l'écoute distraite, de l'attention flottante, l'idée de co-pensée ajoute quelque chose : c'est l'effet d'induction de l'associativité du patient dans les associations de l'analyste.* » « *Ma pensée fait penser l'autre et sa pensée me fait penser* », précise-t-il (voir l'exposé de Marianne). Et il insiste sur le fait que « *le penser se fait en termes de choses qui s'associent les unes aux autres, pas en termes de représentations voulant chacune dire ceci ou bien cela* ».

Thème que pousse un peu plus loin encore Antonio Ferro dans le n° RFP 2001. Pour lui, ce qui n'est pas encore pensé ni pensable, par l'accueil des émotions (en séance) et par la transformation en images trouve une possibilité d'être dite par une « *narration* ». Le non pensable devient récit à partager via une série de transits émotionnels. C'est grâce à eux qu'il devient possible de nommer ce qui jusqu'ici était irréprésentable. Il évoque

alors le fait que le patient va développer une capacité narrative en état de veille – ou de rêver en état de veille ou dans le sommeil – coïncidant avec l'introjection de la fonction analytique. Se crée en lui un narrateur interne capable de donner un nom, un sens, une histoire, ce qui peut enrichir notre réflexion autour de la figurabilité ; mais aussi sur le rêve éveillé : ne pas traduire le rêve éveillé, et surtout reconnaître comme une co-pensée l'imaginaire partagé (voir *Deux imaginaires pour une cure*, N. Fabre, et mon intervention au séminaire, janvier 2013).

Les mots 'accroche', 'écho', 'alliance', nous ont semblé être ce qui constitue notre cadre d'analyste ; 'créer avec' semblerait être le « plus » qu'apporte le rêve éveillé.

Qu'en pensez-vous et quelles seraient les limites de cette position, propose un autre groupe. Co-création, imaginaire partagé, récit à partager sont voisins de la co-pensée de Widlöcher mais ici l'imaginaire qui s'enracine dans les inconscients rend figurable et parfois échangeable l'impossible à dire pourtant entendu. La force créatrice de l'image est à l'œuvre, que Bachelard a si magistralement affirmée.

Il faut lire les premières pages de *L'air et les songes ou la Poétique de l'espace*. « Le poète ne me confère pas le passé de son image et cependant son image prend tout de suite racine en moi », écrit-il. Il parle de « l'ampleur, la force, le sens, la transsubjectivité de l'image ». Il critique le psychanalyste qui « comprend l'image » ; « en interprétant l'image il la traduit dans un autre langage que le logos poétique. Jamais alors on ne peut dire à plus juste titre traduttore, traditore ».

Dans les *Fragments d'une poétique du feu*, texte magnifique sur la puissance du langage poétique : « le poème, considéré comme un phénomène de l'imagination, est un phénomène communicable. Un lecteur qui imagine reçoit une impulsion d'imagination d'un poète qui vit d'imaginer » (p. 31). C'est peut-être là que s'épanouit « l'humanité » dans notre travail, soulignée par un groupe et considérée comme lien. Bachelard, qui est virulent quand il parle de psychanalyse, a des pages très belles concernant le rêve éveillé de Desoille dans *L'Air et les songes*. Il a perçu la richesse de la démarche dans l'imaginaire, du mouvement impulsé par le rôle fondamental accordé au mouvement dans l'espace imaginaire et l'expérience que cela représente. Il reproche à la psychanalyse d'analyser

au lieu de recevoir et de laisser s'éveiller en soi ce qu'éveille le poète en son lecteur, en son auditeur.

C'est peut-être à cela en effet qu'a résisté Freud. Si on lit la lettre qu'il a écrite à Schnitzler pour son anniversaire : il déplore de ne jamais l'avoir rencontré parce que peut-être, dit-il avec envie, ils traitent tous deux des mêmes choses mais l'homme de lettres avec tellement plus de finesse et non pas de science !

Dans son article « *La création littéraire et le rêve éveillé* » paru en 1908, il s'interroge sur « comment le créateur littéraire [...] réussit [...] à nous émouvoir si fortement, à provoquer en nous des émotions dont quelquefois même nous ne nous serions pas crus capables ». Il se plaint : « Si du moins nous pouvions découvrir en nous, ou chez quelqu'un de nos pareils, une activité en quelque sorte semblable à celle du poète ! » Mais ce qu'il voudrait c'est « élucider son travail de créateur », comprendre, analyser. L'éprouvé, l'éveil offert par le poète, il s'en détourne. Et son article est de pure analyse.

Roustant (*L'analysant, un romancier ?*) apporte une réponse : « Freud se situe aux antipodes de la littérature [...] il est convaincu de guérir grâce à la science [...]. Mais le procès du rapport à la littérature peut être relancé à partir de la question de savoir ce qui est facteur de guérison ». Et il développe longuement dans cet article l'idée que lorsque la psychanalyse « tombe du côté de la science elle cherche non plus tant à guérir qu'à comprendre [...] d'où le rôle indispensable de l'interprétation ». Il affirme qu'une « instance poétique » a manqué à Freud « qui ne pouvait surgir de son imagination que s'il avait abandonné les rivages de la science et s'était embarqué un temps pour la Cythère des romantiques ».

Même si, psychanalystes rêve éveillé, nous sommes en nécessité d'interpréter, il me semble que la fonction même du rêve partagé nous permet d'accomplir cet autre travail fondamental dans une psychanalyse, le travail de construction, présent dans le rêve éveillé, notre Cythère.

Et quand nous ne pouvons pas toujours entraîner notre patient à « faire du rêve éveillé », nous sommes avec lui dans un imaginaire partagé, une expérience imaginative (comme disent nos collègues italiens) commune sous toutes les formes auxquelles nous sommes appelés à nous ouvrir dès lors que nous nous ouvrons à cette dimension (adaptations du rêve éveillé en séance, attention accordée aux images, squiggle, etc.). Nous sommes

alors très proches de Roussillon. L'un des derniers chapitres de son livre (voir Bibliographie) s'appelle « les jeux du cadre » et on y retrouve le psychodrame, ... mais pas le rêve éveillé !!

Restent ou s'ouvrent QUELQUES QUESTIONS.

Une question à laquelle je ne sais pas répondre, posée par un groupe :

Qu'est-ce qui pourrait être dangereux pour les psychotiques à entrer dans l'imaginaire ?

Je peux seulement dire que mon expérience des cas limites me donne à penser que le rêve éveillé yeux ouverts, dans le fauteuil droit, moi très présente, est une excellente indication. Le patient rêve et ne délire pas.

On a parlé des « moments fructueux » de l'analyse et des « moments arides ». J'aimerais à partir de cela ouvrir de nouvelles questions ou relancer des questions entendues au cours de la matinée.

Que sont les moments féconds de l'analyse ?

- L'interprétation libérante ? (rire qui fuse chez un patient comme pour valider une interprétation juste)
- L'émotion partagée ? (co-vécue : je sens, je vois)
- L'histoire réécrite ? (construction ?)

Et les moments arides ? Ne serait-ce pas eux qui préparent les moments féconds ? A moins que nous entendions l'aridité comme l'ennui qui nous prend lorsque nous ne parvenons pas à sortir du banal ?

Qu'est-ce qui constitue un cadre aujourd'hui ?

A quoi rêvons-nous avec nos patients ?

Quel est mon rêve ? Quels sont mes rêves ?

Pouvons-nous faire feu de tout bois ? Ou : à quelles conditions pouvons-nous faire feu de tout bois ?

Pourquoi, et quand, le rêve éveillé dérangerait-il le narcissisme ? (voir l'exposé de B. Guiouillier). On pourrait penser qu'il le conforte (mais alors, c'est le risque de la rêverie compensatoire...) et pourtant ne pouvons-nous pas nous servir même de la rêverie compensatoire ?

Note 1 : Rappel du principe de ce mode de travail.

Après les exposés du matin, le groupe se subdivise en petits groupes d'échanges et de discussions, chaque petit groupe devant aboutir à une question qu'il me remet.

Je prépare cet exposé pendant le temps libre pour articuler les questions entre elles et les nourrir de quelques textes dont je me suis munie, choisis en fonction du projet de la journée et dont certains seront effectivement des éléments de réponse ou d'approfondissement.